



FACULTÉ
**LETTRES,
SCIENCES HUMAINES**
Université Catholique
de Lille 1875

« Le livre que tu aurais aimé vivre. »

Recueil des 10 nouvelles sélectionnées
dans le cadre du Concours de nouvelles des lycéens
Edition 2026

**Furet
du nord**

**Le livre
que tu aurais aimé vivre.**

Sommaire

<i>Un parfum d'exil</i> , Baptiste Blanckaert	p. 04
<i>Sophia la magnifique</i> , Sophia Bourkache.....	p. 07
<i>La chambre fermée</i> , Anya Cherigui.....	p. 11
<i>A l'encre de l'ordinaire</i> , Madeline Davoine.....	p. 14
<i>L'étrange vie de Mia Becker</i> , Inès Gallo	p. 17
<i>Voyage en enfance</i> , Adam Guillaumin	p. 21
<i>Arthur et Célia</i> , Arthur Mastain.....	p. 26
<i>Les jours qui n'ont pas tremblé</i> , Léonie Montrésor-Timpesta	p. 27
<i>Elle, simplement</i> , Célénia Souc.....	p. 32
<i>Une histoire à dormir debout</i> , Valentine Tétard	p. 37

Un parfum d'exil

de Baptiste Blanckaert

En vérité, je n'ai jamais appris à reconnaître les bombes à leur bruit. Jamais appris à lever la tête vers le ciel en me demandant si ce que j'entends va détruire ma vie ou simplement passer au-dessus. Je n'ai même jamais serré quelqu'un en me disant que ce geste pouvait être le dernier. J'ai grandi dans un monde où l'on ne me demandait qu'une chose. Avancer. Avancer à l'école. Avancer dans le temps. Avancer sans trop réfléchir, sans trop regarder derrière soi. J'ai grandi dans un monde certain et solide. Un monde qui tient debout. Un monde où les murs protègent vraiment, où les routes mènent quelque part, où le futur existe déjà avant même qu'on y arrive. Un monde où l'on peut fermer les yeux et rêver. Et pourtant, c'est dans ce monde-là que la question m'a frappé. Sans prévenir. Brutalement. Pourquoi voudrai-je vivre ce livre ? Elle n'est pas née dans un moment de détresse. Ni dans une crise. Elle est apparue un après-midi calme. Trop calme. Un de ces après-midis presque ennuyeux, qui se ressemblent tous au point qu'on pourrait les confondre sans que rien ne change. J'étais assis dehors, un livre ouvert sur les genoux. La lumière du soleil touchait ma peau doucement, sans brûler, sans menacer, comme si elle me promettait que rien de grave ne pouvait arriver. Autour de moi, tout était à sa place. Les immeubles. Les bruits familiers. Le ciel trop bleu pour être honnête. Même le silence semblait rassurant et apprivoisé. Au-dessus de moi, un citronnier décoratif étendait ses branches. Il était là pour être beau. Pour rappeler une touche d'exotisme tranquille, presque imaginaire. On l'arrosait chaque soir. On le protégeait quand il faisait froid. Il n'avait jamais eu peur de manquer. Ses racines n'avaient jamais connu la soif, ni l'urgence, ni la fuite. Je savais exactement comment la journée allait se terminer. Je savais que je rentrerai chez moi. Que je mangerais sans compter. Que je dormirais sans craindre le bruit. Je savais que demain serait là. Calme. Prévisible. Ma vie était remplie de certitudes. Et pourtant, en ouvrant ce livre, quelque chose a commencé à se fissurer. Pas d'un coup. Lentement. Comme si mon âme en avait pris un coup. Comme si une partie de moi comprenait soudain qu'elle avait toujours été protégée de l'inhabituel, tenue à distance de ce qui fait vraiment battre un cœur. Pourquoi je veux vivre ce livre. La question revenait, encore et encore. Presque déplacée. Presque honteuse. Qui voudrait vivre dans un monde où chaque jour peut être le dernier ? Qui voudrait entendre les explosions, voir les murs tomber, apprendre à se taire pour survivre, à regarder le sol plutôt que le ciel ? Qui voudrait aimer en sachant que demain n'est pas garanti, que l'avenir peut s'arrêter en plein milieu d'une phrase ? Personne. Et pourtant, moi, je le voulais. Pas la guerre. Pas la violence. Pas la mort. Je voulais ce qui restait quand tout le reste avait disparu. Dans ce monde-là, la vie n'est jamais acquise. Elle tremble. Elle tient à peu de choses, et d'un coup, peut voler en mille éclats. Et c'est pour cela qu'elle est intense. Chaque geste compte et chaque regard pèse. Chaque seconde a de la valeur. Chez moi, le temps passe. Là-bas, le temps brûle, et ne pardonne rien. Un citronnier syrien n'a pas la même valeur aux yeux des hommes qu'un citronnier occidental. C'est pour cette métaphore là que j'en veux à l'humanité. La vie est terriblement injuste. Dans mon pays, l'eau coule à flots. Là-bas, c'est une source de

gratitude. Chez moi, la lumière s'allume et ne s'éteint pas. La nuit est calme. Le lendemain existe. Je n'ai jamais eu à mériter ça. Ça m'a été donné. Sans condition ni mérite. Eux vivent sans bouclier. Dans un présent brutal. Un présent nu. Sans promesse, sans assurance. Et ce présent-là m'attirait autant qu'il me faisait peur. Je me suis souvenu de l'enfant que j'étais. Huit ans. Huit ans quand j'ai compris que le monde n'était pas juste. Je me revois être bénévole au camp de Calais. Les bras trop petits pour porter ce que je donnais. Des vêtements. De l'eau. Des objets insignifiants pour moi, vitaux pour eux. Des sourires maladroits, presque gênés. Je me souviens des visages. De la fatigue. De cette dignité étrange, presque douloureuse, de ceux qui avaient tout perdu et trouvaient encore la force de remercier. Je ne comprenais pas tout. Mais je comprenais assez pour sentir que quelque chose n'allait pas, que cette injustice-là n'était pas normale. Le soir, je repartais. Toujours. Je rentrais chez moi. Eux restaient là. Suspendus à des frontières. À des décisions prises loin d'eux, par des gens qui ne connaissaient pas leurs prénoms. Cette différence-là, je l'ai portée longtemps. Sans savoir quoi en faire. Comme une pierre dans la poche, trop lourde pour être oubliée, trop discrète pour être montrée. En lisant, ces regards sont revenus. Les mêmes silences. La même attente figée. Et j'ai compris que je voulais entrer dans ce monde. Pas pour m'y perdre. Pour me comprendre. Je me suis imaginé là-bas. Pas comme un héros. Pas comme quelqu'un d'important. Juste comme un garçon. Un garçon ordinaire. Un garçon qui apprendrait vite à se taire. À écouter. À aimer sans promesse. À vivre sans garantie. Je marcherais dans des rues détruites. Les murs porteraient les traces de ce qu'ils avaient été. Les immeubles tiendraient encore, par habitude plus que par solidité. Et au détour d'une rue, il y aurait des citronniers. Des vrais. Des citronniers qui tiennent. Qui poussent là où ils ne devraient pas pousser. Leur parfum flotterait dans l'air. Presque insolent. Comme une provocation adressée à la mort. Chez moi, les citronniers sont décoratifs. Là-bas, ils sont courageux. Chaque fleur serait une victoire. Chaque fruit, un refus de disparaître. Pourquoi je veux vivre ce livre. Parce que là-bas, chaque chose a un sens. Ici, tout est dilué, étiré, repoussé à plus tard. Je sais que je suis privilégié. Je sais que je suis né du bon côté. Je sais que je n'ai rien fait pour mériter cette sécurité. Elle m'a été donnée. Et ce cadeau m'oblige. Il m'oblige à regarder sans détourner les yeux. À ne pas transformer la souffrance en spectacle. À laisser cette histoire me traverser, me déranger, me fissurer. Dans ce monde-là, on partage peu. Mais on partage tout. Un morceau de pain. Un souvenir. Une présence silencieuse. Là-bas, aimer est urgent. Aimer, c'est maintenant. Pas demain. Puis vient le départ. Toujours. Le moment où rester signifie mourir. Le moment où l'on part sans savoir si l'on arrivera. Le moment où l'on devient un corps en mouvement. Un numéro. Un dossier. Je connais ce départ. Je l'ai vu. Je l'ai senti. Les frontières ne sont pas des lignes sur une carte. Ce sont des murs invisibles. Dans ce monde-là, on n'est pas pauvre de choses. On est pauvre de sécurité. Et moi, je lis tout ça depuis un endroit sûr. Alors pourquoi je veux vivre ce livre. Pour comprendre. Pour ressentir. Pour arrêter de vivre à distance. La nuit, je m'imagine allongé sur un sol froid. Le ciel est trop bruyant. Le silence n'existe plus vraiment. J'apprends à reconnaître les sons. À savoir quand courir. Quand se taire. Je serre quelqu'un contre moi. Pas par amour romantique. Par besoin humain. Et puis, un jour, il y a un silence différent. Un silence lourd. Les citronniers sont en fleurs. L'air sent la vie. C'est presque insupportable.

Je ferme les yeux. Je souris. Une seconde. Pourquoi je voulais vivre ce livre. Parce que cette seconde est pleine. Parce qu'elle est vraie. La bombe tombe. Il n'y a pas de douleur. Juste une lumière. Puis plus rien. Et dans ce rien, je comprends. Je comprends que je ne voulais pas vivre leur mort. Je voulais vivre leur intensité. Je comprends que ce livre n'était pas un lieu. C'était un idéal. Un monde où chaque instant compte. Où aimer est un acte de résistance. Je rouvre les yeux. Je suis toujours sous mon citronnier. Le jardin est intact. Le ciel est calme. Rien n'a bougé. Les citrons brillent doucement, comme si le monde continuait sans moi. Je me lève. Lentement. J'ai encore cette image dans la tête. Cette seconde parfaite. Cette seconde pleine. Et soudain, je comprends quelque chose de terrible. Je comprends que je n'ai rien perdu. Absolument rien. Je comprends que je peux rentrer chez moi. Manger. Dormir. Oublier. Je comprends que cette histoire peut se refermer, proprement, sans trace sur mon corps. Et cette pensée me donne envie de vomir. Parce que là-bas, au même instant, quelqu'un meurt vraiment. Pas dans un livre. Pas dans mon imagination. Quelqu'un que je ne connaîtrai jamais, qui n'aura pas de dernière phrase, pas de lecteur, pas de silence respectueux après sa mort. Quelqu'un dont le citronnier continuera peut-être à fleurir sur une maison détruite. Quelqu'un dont la vie ne deviendra jamais une nouvelle, jamais un texte. Et je reste là. Debout. En vie. Protégé. Injustement vivant. Alors je comprends enfin pourquoi je voulais vivre ce livre. Pas pour mourir comme eux. Mais parce que vivre comme moi, après les avoir lus, devient presque insupportable. Parce que je peux fermer ce livre quand eux ne ferment plus les yeux. Parce que je peux continuer à vivre quand eux n'ont plus de futur. Et cette vérité-là me tombe dessus plus violemment que n'importe quelle bombe : je survivrai à leur histoire. Et eux non. Et désormais, chaque fois que je respirerai, chaque fois que je rirai, chaque fois que je vivrai normalement, il y aura cette absence. Ce poids. Cette honte silencieuse. Car je sais maintenant que le vrai drame n'est pas qu'ils soient morts. Le vrai drame, c'est que moi, je puisse continuer à vivre en paix.

Nouvelle inspirée par : « Tant que fleuriront les citronniers » de Zoulfa Katouh, édition Nathan, traduit par Anne Guitton, 2023.

Sophia la Magnifique

de Sophia Bourkache

d'après Gatsby le Magnifique par F. Scott Fitzgerald

Qui ne rêverait pas d'être riche ? Qui ne rêverait pas d'habiter un grand manoir, de se délecter de mets luxueux ou bien de flâner à travers les rayons des grands magasins sans se soucier de la limite imposée par le porte-monnaie ? Qui, dites-moi, ne rêve pas de cette gloire, de ce triomphe qu'est l'atteinte de l'opulence ?

Ma voiture s'arrêta devant l'énorme bâtisse où se déroulaient les festivités et c'est le cœur battant que j'en descendis. Enfin. Il faut dire que j'attendais ce moment avec impatience. Moi, ancienne fille de paysan, moi, ancienne galérienne qui cirait les chaussures des grands hommes pour à peine trois sous ; moi, à Long Island ? Quelle magnifique et fulgurante ascension ! Quelle prouesse, quelle ardeur au travail ! Ah, il n'y a qu'en Amérique qu'on voit ça, n'est-ce pas ? ! Le bâtiment est un château. Que dis-je ! C'est un monument. La façade semble crouler sous les matériaux les plus nobles et les tourelles qui crèvent le ciel n'ont rien à envier aux gratte-ciel de Manhattan. Mesdames et messieurs, voici l'Amérique : ce pays où tous vos rêves de grandeur, même les plus fous, se réalisent ! Mais je me tais, voilà qu'on entre.

La réception me paraît déjà grandiose. Je suis une foule de mes semblables jusqu'à une grande salle fort éclairée où une délicate musique, ainsi qu'une farandole d'odeurs exquises, titillent sans tarder mes sens. Je n'ai en effet que rarement vu une pièce aussi luxueuse. Chaque voûte semble exprimer grâce et pouvoir, se mêlant au charme des lourdes tentures incrustées d'or et de broderies. Les murs montent si haut que l'on s'en croit soi-même grandi. Le parquet, poli à la perfection, est plus lisse que la surface d'un lac tranquille. Les convives paraissent y glisser, au gré des conversations et autres vanités.

Mais aurais-je oublié de vous évoquer les lustres ? Ah, ces lustres ! De magnifiques soleils domestiqués, fleurs cristallines dotées d'une lumière des plus radieuses ! Le buffet n'était composé que des mets les plus rares, l'alcool était des plus enivrants, l'orchestre ne comptait que les meilleurs musiciens et les sièges étaient émaillés de pierreries. C'était le palais d'un roi.

La joie se mit alors à gonfler dans ma poitrine. J'étais dans l'antre d'un souverain et je me sentais comme une reine ! J'avisai un comptoir débordant de petits canapés colorés d'une manière presque artistique, que je n'osais même pas porter à ma bouche. Mon estomac, malgré tout, une fois assez rempli, je me dirigeai vers les invités papillonnant sur la piste de danse. Tous étaient des plus élégants — car je ne doute pas des nombreuses

qualités des tailleurs de cette région — mais je trouvais chez quelques dames des tissus correspondant à mes plus grandes fantaisies. Je parle là évidemment des époustoufflantes robes de style françaises. Quelle cascade infinie ! Ce fleuve de soie, de broderies, de poussière de lune ! Je brûlais d'envie devant tant d'élégance et fus vite submergée par une vague de fascination mêlée de jalousie.

Une jeune femme d'une beauté éclatante, portant un exemplaire égal à ceux-ci, me donna quelques conseils :

— « Mais bien sûr que cela vous irait à ravir, très chère ! De si belles épaules et un si beau port sont à mettre en valeur ! »

Je me retrouvai flattée et charmée par tant d'éloges. Il faut dire que je commençais même à me trouver superbe dans ma robe de soirée que je rejetais encore il y a quelques instants. Qui ne tomberait pas dans le piège de ce genre de compliments ? Qui ne voudrait pas être acceptée, ou encore susciter l'admiration ? La femme me désigna la boutique où elle avait dégoté ses étoffes et m'assura qu'elle parlerait de moi au vendeur. Puis nous nous mîmes à discuter de frivolités et de nos vies respectives, tantôt rejointes par d'autres jeunes femmes avec lesquelles je me liai également d'amitié.

— « Je viens de déménager près de Long Island, expliquai-je. Je suis à la tête d'une maison d'édition. Ce quartier est vraiment charmant ! »

On me félicitait, m'accueillait dans ce monde avec de chaleureuses salutations et me congratulait d'y être entrée, tout en me qualifiant de jolie self-made woman. Je répondais avec grâce, sans excès de vanité, puis écoutais à mon tour les histoires formidables de mes camarades. Certaines étaient mariées à de riches industriels, d'autres actrices à succès, ou encore descendantes de colons fortunés ; l'une se révéla même directrice d'une grande galerie d'art. Tant de succès, tant de paillettes ! Elles-mêmes me firent l'éloge de l'Amérique comme berceau de l'opulence, et je ne pus rien faire d'autre qu'acquiescer.

C'est alors que, tandis que la femme à la magnifique robe nous racontait une anecdote à propos de son yacht, un raclement de gorge fit sursauter le groupe :

— « Mademoiselle, toutes mes excuses, dit un galant jeune homme en s'adressant à moi. Je n'ai pas eu l'honneur de vous voir précédemment lors d'autres festivités. Souhaiteriez-vous, comment dire... m'accorder une danse ? »

Mes nouvelles amies ne firent, étonnamment, aucun commentaire, ce qui m'aida grandement à conserver mon air digne. Que faire de cette proposition ? Pourtant, je ne réfléchis pas très longtemps. Sachez, mes chers amis, que lorsqu'on vous fait vous sentir valorisée, une grande poussée d'énergie s'empare de votre cœur et de votre esprit, et vous vous sentez invincible :

— « Avec plaisir, acceptai-je. Quel est votre nom ? »

Le jeune homme sembla très satisfait, puisqu'un doux sourire s'étira sur ses lèvres :

— « Je m'appelle Daniel Newler, mais mes proches m'appellent Danny. Et vous, mademoiselle ? »

En même temps que nous causions, Daniel me guidait gentiment vers la piste de danse où jouait l'orchestre. Il était vêtu d'un beau costume aux couleurs sombres et j'aperçus une énorme montre argentée à son poignet lorsque sa manche se souleva afin de me prendre par la taille. Je consentis à lui partager mon nom et, de la même manière que je l'avais fait avec les dames, je lui contai mon histoire.

— « Vous êtes donc une amoureuse de littérature ! s'exclama Daniel. J'aime moi-même lire de la poésie à mes heures perdues, mais le monde moderne me force malheureusement à raccourcir ces escapades imaginaires. »

— « La lecture et l'écriture m'ont toujours passionnée. J'ai même déjà voulu être écrivaine. Mais dites-moi, quel genre de poésie aimez-vous ? » l'interrogeai-je.

Daniel me fit tourner avant d'éclater d'un rire franc :

— « Tout ce que je peux trouver dans ma bibliothèque ! Des poètes allemands, anglais... je lis de tout ! » répondit-il, les yeux brillants.

Il me fit tourner une nouvelle fois et reprit plus sérieusement :

— « Je travaille dans la finance. Mes investisseurs ne me laissent parfois aucun répit, mais je m'estime chanceux de pouvoir mener ce train de vie, même si c'est au détriment de mon loisir de lecture... » souffla-t-il avec un petit sourire triste.

J'ouvris la bouche, m'appêtant à répondre, mi-amusée, mi-compassante, lorsque les bruyantes conversations de la salle s'éteignirent brutalement, laissant place à des chuchotements mesurés. Daniel pinça les lèvres :

— « Il arrive. »

Qui arrive ? Je fis volte-face et vis les convives se presser les uns contre les autres afin de libérer un passage. En effet, là, au fond de la pièce, à l'entrée, un homme venait de fouler le parquet miroitant.

Jay Gatsby.

Le roi de ce palais.

Bien que je n'aie jamais eu l'occasion de le rencontrer auparavant, je n'eus aucun mal à reconnaître ce richissime propriétaire. Smoking taillé à la perfection, chapeau feutré soigneusement ajusté et cigare à la main ; pourtant, ce fut son regard qui me frappa le plus. Le regard d'un maître incontesté. Cependant, alors qu'il s'installait près du bar à cocktails, un détail me prit de court : entouré de toutes ses richesses, de toute cette joie et de tous ces excès, Gatsby paraissait triste.

C'est fou, non ? Gatsby, ce bon Gatsby, ce magnifique Gatsby, arborait un visage mortifié ! Comment cela était-il possible ? Comment l'homme le plus riche du monde pouvait-il être si malheureux ? Ses yeux vides parcouraient la réception à une vitesse prodigieuse, cherchant quelque chose — ou quelqu'un. Daniel, à côté de moi, sembla remarquer mon trouble :

— « Vous vous demandez pourquoi il est ainsi, n'est-ce pas ? »

Je hochai la tête en silence. Mon partenaire de danse soupira :

— « Eh bien, voyez-vous, c'est bien misérable. C'est à cause d'une femme. Son amour de jeunesse. Et il se trouve qu'elle est mariée ! Le pauvre bougre l'aime toujours. »

J'appris bien plus tard que la femme en question s'appelait Daisy et qu'il s'agissait de celle qui m'avait donné tant de conseils de mode un peu plus tôt. Je jetai à nouveau un coup d'œil à Gatsby. Ainsi, tous les désirs ne peuvent pas toujours être assouvis ! Encore une fois, quel malheur, et quel comble pour un tel homme !

Seulement, je fus bien vite rattrapée par des chuchotements devenus plus insidieux :

— « Quelle honte, ce Gatsby ! Quand on sait d'où vient sa fortune... » pesta une dame.

— « C'est sûr qu'il cache quelque chose. Il faut se méfier des hommes qui font fortune trop vite », ajouta une autre.— « Et puis il est bien naïf de courir après une femme mariée ! »

— « En plus, il n'est pas vraiment des nôtres. »— « Exact ! J'ai entendu dire qu'il avait été pêcheur ! »

Je manquai soudain d'air. Comment ces gens pouvaient-ils parler ainsi de leur hôte, qui les avait si bien accueillis ? La fête était pourtant grandiose. Quelle honte ! J'en restai si abasourdie que le rouge me monta aux joues et que je décidai de me retirer. Ah ! quel malheur d'être riche si tout n'est que façade, si la sincérité se troque contre un masque !

— « Quelle pauvre fille ! » entendis-je alors que j'approchais de la sortie. « Elle pense vraiment qu'une robe aussi chère lui ira ! »

Je m'arrêtai net : on parlait de moi.

— « C'est ça, les nouveaux riches. Je n'arrive même pas à croire qu'elle le soit devenue avec une ridicule maison d'édition ! »

C'était Daniel, qui s'était éloigné vers un groupe de dames. Ah ! quel malheur d'être riche... et de vouloir encore l'être malgré tout.

La chambre fermée

de Anya Cherigui

L'histoire où j'aimerais vivre n'est pas encore réelle. Mais pour la comprendre, il faut d'abord regarder celle que le monde préfère ignorer. Au début, on croyait que c'était le vent. Un bruit lointain, irrégulier, qui faisait vibrer les vitres sans les briser. Quelque chose d'assez discret pour qu'on puisse continuer à parler, à manger, à vivre. Puis le bruit est devenu des cris.

Pas nets, pas identifiables. Un mélange de pleurs, de chocs, de gémissements étouffés traversant les murs comme si la maison elle-même avait mal. Alors on a fermé la chambre.

La porte s'est refermée comme on ferme les yeux vite sans réfléchir pour ne pas voir. Dans la maison, on a dit que ça venait des voisins. Que ce n'était pas notre problème. Que ce n'était pas chez nous. Les adultes ont continué à expliquer, à détourner le regard, à hausser la voix pour couvrir le bruit. Pendant ce temps, derrière la porte, les cris continuaient. On ne les entendait pas toujours. Parfois ils arrivaient la nuit, parfois au milieu du jour. Des cris courts, brutaux, puis plus rien. Un silence encore plus violent. Ce silence-là, personne ne voulait l'écouter. On disait : « On ne peut pas agir. Ce n'est pas notre faute, ce n'est pas notre maison. ». Derrière la porte, il n'y avait pas de jeux. Il n'y avait pas de disputes d'adultes. Il n'y avait que des vies suspendues. Des mères qui hurlaient des prénoms dans des chambres qu'on ne voyait jamais. Des pères qui cherchaient des silhouettes sous des murs trop étroits. Des familles qui disparaissaient sans qu'aucune fenêtre ne s'ouvre et surtout des enfants. Des enfants qui n'ont rien choisi, rien décidé, rien signé. Des enfants qui ont appris le vacarme avant l'école, la peur avant la récréation, la mort avant l'avenir. La chambre ne protège pas, elle absorbe. Elle absorbe les cris pour que les voisins puissent continuer à dormir. Elle absorbe les disparus pour qu'ils deviennent invisibles. Elle absorbe la vie jusqu'à ce qu'on puisse dire : « Ce n'est pas chez nous. ». Un jour, quelque chose glisse sous la porte. Une feuille froissée, sale, tachée de poussière. Je m'approche, je la ramasse. C'est un dessin, un dessin d'enfant. Des maisons, des soleils, des silhouettes qui se tiennent la main. Et au milieu un trait rouge trop épais pour être un hasard. Je reste immobile. Ce dessin a traversé ce que des corps n'ont pas survécu à traverser. Il est sorti d'une chambre où des mères, des pères, des frères, des sœurs sont morts sans choix, sans protection, sans bruit. Alors je comprends. Cette chambre n'est pas fermée pour protéger ceux qui vivent dehors. Elle est fermée pour enfermer ceux qui disparaissent dedans. Les cris ne viennent pas du vent. Ils viennent des victimes que les voisins ne regardent pas, qui ferment les yeux et qui détournent la tête pour ne pas voir les enfants tomber. Et tant que la porte restera fermée, tant que les dessins continueront de glisser sous les murs à la place des corps, ainsi le silence d'aujourd'hui tuera presque autant que le bruit qui tombe du ciel.

Alors, seulement à la fin, on comprendra, cette chambre n'était pas une chambre, c'était un champ de bataille.

Cette chambre n'est pas qu'une maison. Elle est partout. Dans les villes bombardées de Gaza, où les enfants apprennent à reconnaître le bruit des bombes avant celui des rires. Dans les villages du Congo, où la terre absorbe le sang des innocents et où les cris des enfants se mêlent aux hurlements des forêts dévastées. Dans les rues d'Éthiopie, où des jeunes regardent le ciel comme s'il était un ennemi, où marcher devient un acte de courage et où le silence est plus effrayant que les balles. Dans les camps de réfugiés, où les tentes tremblent au moindre vent, où chaque bruit de pas peut réveiller une peur que personne n'ose nommer. Les murs de cette chambre, invisibles pour ceux qui ferment les yeux, résonnent avec les cris de toute une jeunesse que le monde laisse tomber. Et si nous continuons à détourner le regard, à fermer nos portes, à prétendre que ce n'est pas notre affaire, alors nous devenons complices de ce silence meurtrier. La jeunesse, partout, est sensible. Elle sent, elle entend, elle absorbe, et elle porte en elle le poids des absences et des morts que nous refusons de voir. Elle apprend à survivre dans des maisons de poussière et de ruines, à jouer entre les décombres, à grandir avec des fantômes pour voisins. Elle entend les pleurs de frères et sœurs disparus, les cris de mères et de pères qui ne reviendront jamais, les lamentations d'un monde qui se tait devant son innocence brisée.

Elle apprend la peur avant même de connaître l'insouciance, la douleur avant la joie, la mort avant la vie. Comprendre cette chambre, c'est comprendre pourquoi l'histoire où j'aimerais vivre doit être différente. C'est un monde où chaque enfant est vu, entendu et protégé. Un monde où les murs n'absorbent plus les cris mais résonnent de rires, où les fenêtres s'ouvrent sur la lumière et non sur la peur, où les enfants peuvent dormir sans frayeur, jouer sans danger, rêver sans limite.

L'histoire où j'aimerais vivre commence le jour où cette chambre disparaît, le jour où plus aucune porte ne se ferme sur l'innocence, le jour où le silence cesse d'être une arme. Alors, enfin, les chambres redeviendront ce qu'elles auraient toujours dû être, des lieux de vie, d'espoir et d'avenir. Et moi, dans tout ça, je suis de l'autre côté de la porte. Je fais partie de ceux qui entendent sans toujours savoir quoi faire. Je vis loin de ces chambres, loin de ces murs fissurés par les bombes, mais les cris arrivent quand même jusqu'à moi. Ils traversent les écrans, les journaux, les silences gênés des adultes. Ils arrivent quand je ferme les yeux le soir, quand je pense à l'avenir, quand j'essaie d'imaginer l'histoire que j'aimerais vivre.

Parce que même à distance, je sais. Je sais que pendant que je dors, d'autres enfants apprennent à survivre. Je sais que pendant que je rêve, d'autres apprennent à avoir peur. Et cette connaissance-là ne me quitte pas. Parfois, je me demande ce que ça fait de grandir sans jamais se sentir en sécurité. De ne pas connaître une chambre comme un refuge, mais comme une prison fragile. Moi, j'ai une porte que je peux fermer pour être tranquille. Eux ont des portes fermées pour être oubliés. Cette différence me pèse. Elle me suit comme une question sans réponse : qu'est-ce que je fais de ma chance quand d'autres n'en ont aucune ? Qu'est-ce que je fais de mon silence, quand leur voix ne passe pas les murs ? Je ne suis pas responsable des bombes, des guerres, des décisions prises loin des enfants. Mais je refuse de croire que je n'ai aucun rôle. Parce que fermer les yeux, c'est déjà choisir un camp. Parce que détourner le regard, c'est accepter que la

chambre reste fermée. Alors j'écris. J'écris pour ouvrir une fissure dans le mur, même petite. J'écris pour que les cris ne disparaissent pas dans le vide. J'écris parce que c'est la seule façon que j'ai, aujourd'hui, de dire : je vous vois. Je vous entends. Vous existez. L'histoire que j'aimerais vivre n'est pas naïve. Ce n'est pas un monde sans douleur ni conflits. C'est un monde où la souffrance des enfants n'est jamais banalisée, jamais justifiée, jamais rangée derrière une porte. Un monde où chaque cri déclenche une réaction, où chaque silence inquiète, où chaque dessin d'enfant est un appel qu'on écoute vraiment. Je veux vivre dans une histoire où personne ne dira plus : « Ce n'est pas chez nous », parce que la douleur d'un enfant est toujours chez nous. Peut-être que cette histoire commencera avec des gens comme moi. Des jeunes qui refusent d'hériter du silence. Des voix encore fragiles, mais décidées à ne pas se taire. Des regards qui s'obstinent à regarder là où ça fait mal. Si la chambre est partout, alors l'ouverture doit l'être aussi. Et même si je ne peux pas sauver ces enfants à moi seule, je peux refuser d'être du côté de ceux qui ferment la porte. Je peux choisir de vivre dans une histoire où l'innocence compte plus que le confort, où l'humanité compte plus que l'habitude.

L'histoire que j'aimerais vivre commence comme ça, par une porte qui s'ouvre. Par un silence qui se brise. Et par la promesse que plus jamais, une chambre ne servira à cacher la mort des enfants, voici l'histoire que je rêverais de vivre.

A l'encre de l'ordinaire

de Madeline Davoine

Il est 6h30. Mes paupières s'ouvrent péniblement, un rituel matinal aussi inévitable qu'indésirable. Le fracas de mon réveil a sonné, annonçant le début de ma journée. Je me suis arrachée au sommeil, les paupières encore lourdes, mais l'urgence me poussait, je devais me préparer. Une fois prête, je pris le chemin du lycée. Chaque mètre parcouru en voiture, sous la lumière aveuglante des lampadaires, était une trêve, un moment suspendu de calme et de sérénité avant ces bruits et ces cris incessants, dont mon esprit ne cessera d'ignorer. Pendant ce bref instant, je me suis laissé absorber par le paysage automnal. Les feuilles orangées tourbillonnaient doucement, en harmonie avec la voix intérieure qui s'émerveillait de la beauté du monde avec une innocence enfantine. Durant un temps, je me suis surprise à observer les familles. Leurs sourires irradiaient une joie qui par contagion m'emplissait aussi. Les premiers rayons du soleil doraient ces instants de bonheur simple, comme une promesse que la vie, malgré tout, valait la peine d'être vécue. À cet instant précis, un désir me saisissait : celui d'échanger mon fardeau contre leur quotidien, d'échapper aux conflits, à l'angoisse et à l'ennui qui, je le savais, allait encore peser sur mes épaules pour au moins les deux prochaines années.

Quelques centaines de mètres plus loin, je vis une masse de métal froissé. Des éclats de verre scintillaient au soleil amer du matin, une scène chaotique où la vie et la mort dansaient une valse macabre. Des visages se pressaient, curieux, horrifiés. J'étais de ceux-là, incapable de détacher mon regard de cette tragédie humaine. Une jeune femme, à peine plus âgée que moi, était extraite des débris. Son visage, salit de sang, était figé dans une expression de terreur. Ses yeux, grands ouverts, semblaient implorer une seconde chance. Un frisson me parcourut le corps. L'espace d'un instant, j'ai vu mon propre reflet dans ses yeux éteints. Mes propres angoisses, mes propres frustrations, mes propres rêves brisés. Mais, contrairement à cette jeune femme, j'avais encore le temps. Le temps de vivre, d'aimer, de rire, de pleurer, de me tromper, de recommencer. Ce désir d'échanger mon fardeau contre un quotidien banal s'évapora comme la rosée du matin. La banalité, après tout, n'était-elle pas un luxe inestimable ? La possibilité de se lever chaque matin, de respirer l'air frais, de sentir le soleil sur sa peau, de partager un sourire avec un inconnu. Autant de petits miracles que j'avais pris l'habitude d'ignorer.

Ce matin-là, n'était plus une simple journée d'école. C'était le premier chapitre d'une histoire que j'aurais aimé vivre plus tôt, mais qu'il n'était pas trop tard pour écrire.

Le chemin du lycée prit une nouvelle dimension.

Chaque pas était une affirmation de ma volonté de vivre pleinement. Les conflits, l'angoisse, l'ennui... seraient toujours là, certes, mais je refusais de les laisser me consumer. La vie est un cadeau précieux, fragile et éphémère dont peu de gens voient la valeur. Il est temps que je cesse de la gaspiller en me lamentant sur mon sort.

Plutôt que de rester une simple spectatrice, je dois devenir l'actrice principale de ma propre histoire. Il est temps d'arrêter de subir et de prendre en main les rênes de mon destin. Il est temps de vivre, tout simplement. Et ce, dès aujourd'hui.

Plus tard, en arrivant dans la cour de l'établissement, une vague de gratitude m'envahit. J'avais cette chance d'aller à l'école, d'être entourée de merveilleux amis, ces piliers sur lesquels je savais que je pourrais toujours compter. Aujourd'hui, j'eus une révélation : chaque instant, aussi banal soit-il, cache une richesse insoupçonnée. Désormais, chaque jour où je me lèverai sera une promesse, chaque rencontre une opportunité. C'est alors que je me fis le serment de ne plus jamais laisser la morosité ternir mon regard, ni les regrets alourdir mes pas. J'irai explorer le monde, goûter à l'inconnu, défier mes peurs et embrasser mes faiblesses. Dans les couloirs de l'école, je saluerai des visages familiers avec un sourire nouveau, empreint de reconnaissance et de joie. Chaque cours deviendra une aventure, chaque échange une source d'enrichissement. J'écouterai attentivement les professeurs, avide de savoir et de comprendre, et je partagerai mes idées avec enthousiasme, sans crainte du jugement. Le soir venu, en contemplant le ciel étoilé, je ressentais une profonde sérénité. J'ai passé une trentaine de minutes à observer les constellations : Céphée, ma préférée, Cassiopée ou encore Orion. J'avais enfin compris que le bonheur ne se trouvait pas dans la quête de l'extraordinaire, mais dans la capacité à apprécier l'ordinaire. Et à partir de ce jour, j'ai décidé de vivre chaque instant comme s'il était le dernier, avec passion, gratitude et émerveillement.

C'est après cette journée riche en émotion que j'ai compris que ma vie ressemblait à un de ces livres, que l'on ferme trop tôt, persuadé qu'ils ne valent pas la peine d'être lus jusqu'au bout. Pourtant, il suffisait d'oser en tourner la page.

Le lendemain matin, toujours à 6h30, le réveil retentit de nouveau. Pourtant, cette fois, il ne me parut pas aussi brutal. L'angoisse n'avait pas disparu, cette boule familière se logeait encore dans ma gorge, prête à m'étouffer à chaque instant, mais elle ne me dominait plus. Pour la première fois, j'avais conscience du pouvoir que j'avais sur elle. Je suis restée quelques secondes immobile, les yeux fixés au plafond, comme si j'attendais un signe. Puis je compris : ce matin n'était pas une répétition du précédent, mais la suite de l'histoire que j'avais décidé de vivre. Aujourd'hui marquait l'ouverture d'un nouveau chapitre. En me levant, je sentis une détermination s'installer en moi. Rien n'avait changé autour de moi mais tout était différent, notamment ma perception sur la vie et la manière de la vivre. Je n'ai pas la prétention de transformer ma vie en un récit extraordinaire, mais je sais désormais que chaque page mérite d'être vécue pleinement.

Sur la route du lycée, je pris place à l'arrière de la voiture, la joue appuyée contre la vitre froide. Les lampadaires défilaient encore mais leur lumière ne m'agressait plus. Le paysage semblait respirer avec moi, comme si le monde lui-même m'accordait une seconde chance. Chaque mètre parcouru n'était plus une fuite, mais une avancée, une phrase de plus à ajouter à l'histoire que j'avais décidé d'écrire. A un feu rouge, la voiture s'arrêta brusquement. Mon regard fut attiré par une silhouette sur le trottoir. Je distinguai une femme, elle marchait

difficilement, appuyée sur des béquilles, entourée de deux personnes qui semblaient veiller sur elle avec attention. Mon cœur se serra avant même que je ne comprenne. Puis je reconnus son visage.

C'était elle. C'était la jeune femme de l'accident.

Elle portait encore les traces de l'épreuve mais ses yeux, eux, étaient vivants. Ils ne suppliaient plus. Ils observaient attentivement, presque reconnaissants. Un sourire fragile se dessina sur ses lèvres tandis qu'elle avançait, et à cet instant précis, une vague d'émotion me submergea. Elle était là. Elle allait mieux. Elle avait survécu.

Lorsque nos regards se croisèrent, l'espace d'une seconde, j'eus l'étrange impression que nos histoires s'étaient frôlées. Comme si, sans se connaître, nous partagions à présent une page commune. Le feu passa au vert, la voiture redémarra, et sa silhouette s'éloigna peu à peu. Mais elle laissa en moi une certitude nouvelle : tant que le livre n'est pas refermé, tout peut encore être écrit.

En arrivant devant le portail du lycée, le brouhaha familial m'enveloppa. Les rires, les voix, les pas pressés des étudiants. D'ordinaire, cela m'oppressait, mais aujourd'hui, je pris une profonde inspiration et franchis l'entrée avec ce qu'il me semblait être de l'assurance. Je n'étais plus spectatrice de cette scène quotidienne ; j'en étais l'un des personnages. En classe, lorsque le professeur posa une question, une hésitation familière me traversa. Le silence me tenta, comme toujours. Puis je pensai à la jeune femme, à ses pas incertains mais déterminés et c'est alors que ma main se leva. Ma voix trembla légèrement mais elle ne se brisa pas. Et dans le regard bienveillant que je reçus de l'enseignant, je compris que chaque tentative, aussi imparfaite elle puisse être, méritait d'être prise. Pendant la pause, entourée de mes amis, je riais sans retenue. Ce moment banal prenait une saveur nouvelle, comme s'il s'inscrivait à l'encre indélébile dans ma mémoire. Ce lycée, que je redoutais tant devint le décor d'un récit que je choisis enfin d'habiter. Et tandis que la sonnerie retentissait, je compris que je n'attendais plus la fin de la journée. Je voulais en vivre chaque page.

En refermant cette journée, je compris que le livre que j'aurais aimé vivre n'était pas celui d'une existence parfaite sans peur ni douleur. Ce n'était pas un récit aux chapitres spectaculaires, ni une histoire écrite à l'encre de l'exceptionnel. C'était un livre fait de pages simples, parfois froissées, parfois lumineuses, mais toujours sincères. Un livre où chaque émotion, même la plus inconfortable, avait sa place. J'avais simplement tourné les pages trop vite, sans les lire vraiment, persuadée qu'elles ne valaient pas la peine qu'on s'y attarde. Aujourd'hui, je comprends que le livre que j'aurais aimé vivre n'est pas celui que l'on choisit sur une étagère, mais celui que l'on accepte enfin d'habiter. Il ne promet ni certitudes ni fins heureuses garanties, seulement la liberté d'écrire malgré les ratures, de recommencer malgré les erreurs, de continuer malgré la peur. Alors, ce soir-là, en fermant les yeux, je ne refermai pas mon histoire. Je posai simplement un marque-page, avec la certitude que demain, à 6h30, je reprendrai la lecture là où je l'avais laissée. Et cette fois, je lirai chaque ligne comme si elle comptait vraiment, parce que c'était enfin le livre que j'avais choisi de vivre.

L'étrange vie de Mia Becker

de Inès Gallo

Ce que Mia connaissait sur eux ?

Absolument tout.

Elle connaissait leurs prénoms, leur profession, leur routine matinale, jusqu'à la manière dont l'un d'eux étalait le beurre sur sa tartine grillée. Et pourtant, elle ne les avait jamais rencontrés.

Une légère brise glissant le long de sa nuque, Mia tenait fermement l'enveloppe dans ses mains, le regard posé sur l'immeuble haussmannien face à elle. Rien ne la retenait, pourtant, elle restait immobile, comme clouée au banc sur lequel elle s'était installée, quelques heures plus tôt. Elle avait réécrit cette lettre des dizaines de fois, traquant le moindre défaut, cependant, cette peur du ridicule lui nouait l'estomac.

Et si ce probable refus lui brisait son rêve, qu'allait-elle faire ensuite, puisque plus rien ne l'animerait ?

Les pensées fugaces de Mia furent balayées au même instant où une porte claqua lourdement. En apercevant ce visage qu'elle avait tant imaginé, l'angoisse de la jeune femme disparut aussi vite qu'elle était arrivée ; c'était son moment.

Dans un long soupir, elle se leva, les jambes tremblantes sous son poids, et se dirigea vers la femme aux cheveux grisonnants. Quelques feuilles mortes craquelaient sous les pas de Mia, bruit qui alerta la vieille femme qui tourna la tête vers elle.

Lorsque son regard chaleureux croisa le sien, la gorge de Mia se noua et son cœur se mit à palpiter. La bouche légèrement sèche, Mia bredouilla quelques mots.

— Madame Martin ? Je... Je m'appelle Mia. Mia Becker. Je vous ai déjà envoyé plusieurs lettres auxquelles je n'ai obtenu de réponses, alors je souhaitais vous la remettre en main propre.

— Mia, quelle jolie surprise ! Observe ce que j'allais déposer à la poste.

Madame Martin lui tendit une enveloppe sur laquelle était inscrit au stylo à plume "Mia Becker".

— Pitié... Dites-moi que vous m'adressiez une réponse positive ?

Un sourire éclaira son visage.

— Pour être honnête, elle devait être négative. Pourtant, je pouvais sentir à travers tes mots à quel point cette soif irrépressible d'apprendre à nous connaître t'animait. Je n'étais pas face aux mots de n'importe quelle fervente admiratrice de Monsieur Foenkinos. Mia... Soupira-t-elle en humectant ses lèvres, la réponse est oui.

Mia hoqueta de surprise. Si elle avait pu, elle aurait sans aucun doute serré la vieille femme entre ses bras pour s'imprégner de l'instant présent. Mia se contenta de lui adresser un de ses plus grands sourires tout en lui serrant la main, de peur que ce

moment ne lui échappe.

— Alors... Quand pouvons-nous nous retrouver afin que j'écrive cet article sur vous ? Demanda Mia, cette fois-ci plus confiante.

— Que diriez-vous de commencer maintenant ? Vous savez, à mon vieil âge, les journées sont vides et ennuyantes...

La jeune fille aux cheveux auburn acquiesça avec joie puis suivit madame Martin jusqu'à l'entrée. Dans la cage de l'escalier, son cœur se serra : ça y est, elle allait enfin réaliser son rêve ! Une fois qu'elles passèrent le pas de la porte de l'appartement, madame Martin s'installa sur son fauteuil bleu canard tandis que Mia observait tendrement chaque élément de la pièce. C'était comme Foenkinos l'avait décrit ; doux, épuré, mais on sentait que tous les détails de la pièce à vivre avaient leur propre histoire.

— Installe-toi, Mia. Et appelle-moi Madeleine !

Mia suivit l'ordre de madame Martin puis prit place dans un siège en cuir sûrement lui aussi trop abîmé par le temps.

— Bois-ça, souffla la vieille femme en remplissant une tasse vide posée sur la table basse. Le thé est encore chaud.

Mia avala poliment une gorgée bien qu'elle détestait le goût fade de cette boisson, puis se mit à loucher sur l'ordinateur portable allumé à sa droite qui écrasait une dizaine de carnets. À cet instant, elle aperçut son prénom inscrit sur le moteur de recherche et comprit que Madeleine ne laissait jamais un simple inconnu pénétrer son intimité.

Madeleine revint face à la jeune fille, un carnet en main, prête à l'écouter. Mia, elle, fixa quelques secondes la pointe de son stylo avant d'inscrire à l'encre noire "Rencontre avec madame Martin". Cette fois-ci, écrire ne lui faisait plus peur.

C'est ainsi qu'elle commença à lui poser une première question que Madeleine griffonna aussitôt sur son carnet mauve.

— Comment se sent votre famille depuis que votre histoire a été imprimée en milliers d'exemplaires ? La questionna Mia, le capuchon du crayon coincé entre ses dents.

— Comme David l'avait écrit... J'étais très perplexe à l'idée que le monde entier puisse être témoin de notre vie. Pourtant, c'est une expérience mémorable. J'en garderai d'excellents souvenirs !

Mia sourit un instant. Elle s'imagina, quelques secondes, comme sujet d'un roman. Aurait-elle donné des dizaines d'interviews, passerait-elle à la télévision, ou bien son existence serait-elle aussi fade qu'elle l'était depuis plusieurs années ?

— Rappelle-moi pourquoi est-ce que tu voulais écrire sur moi ? Demanda cette fois-ci Madeleine, stylo en main, prête à noter chaque mot.

Mia, prise au dépourvu, se pinça les lèvres.

— C'est un simple projet personnel. Une sorte d'envie qui m'animait depuis la lecture

du roman. Vous savez... Je trouve ça fascinant. Comment une routine aussi banale peut-elle donner naissance à des centaines de pages ?

— Les vies d'apparence ordinaire détiennent toujours un éclat que l'on ne soupçonne pas.

Madeleine prit une gorgée de sa boisson chaude, déposant un filtre de buée sur ses lunettes rondes, puis gratta quelques mots sur le papier.

Le léger claquement de l'horloge berçait la douceur de la pièce et le regard de la vieille dame semblait absorbé par l'arbre qui s'agitait à travers la fenêtre sous le vent automnal.

— Où étudies-tu ?

La jeune femme fut étonnée par l'intérêt que la dame assise en face d'elle lui portait. C'en était presque flatteur.

— Au CELSA, répondit-elle avec un léger sourire, entre deux gorgées de thé. J'y fais du journalisme et de la communication.

Encore une fois, Madeleine prit en note la réponse de l'étudiante.

— Vous... Notez tout ce que je vous dis ?

— Ne t'inquiète pas, j'oublie tout à mon âge... Murmura Madeleine, mais au moins je garderai chaque instant en mémoire.

Mia sourit, pensant que c'était un simple caprice de vieille dame. Son regard glissa sur les innombrables carnets qui avaient attiré son attention dès son arrivée. Peinant à se redresser de son fauteuil sans paraître louche, Mia arriva à en décerner des éléments intéressants : « étrange vie », quelques dates et une liste qui ressemblait à une énumération d'habitudes.

Peut-être que Madeleine perdait la tête et ces agendas lui permettaient de se souvenir de ce qui n'existera plus ? Mia frissonna légèrement en lisant son prénom, répété plusieurs fois sur la même page. Un léger sourire se dessina sur le visage de Madeleine, comme si elle venait de surprendre la pensée de la jeune fille.

— Chaque détail à son importance, Mia. Tu devrais le savoir, non ?

Elle acquiesça lentement, comme dubitative, accompagnée d'un sentiment creux au fond de sa poitrine.

— Qu'est-ce que vous écrivez dans ces carnets ?

Madeleine sursauta, presque comme si elle revenait dans la réalité. Tout en se frottant les mains, elle laissa planer un silence désagréable dans la pièce.

— C'est... Une sorte de journal intime. Mes journées entières sont couchées sur le papier. Même les précisions les plus inutiles y sont inscrites.

— Vous craignez d'oublier ? l'interrogea Mia, le regard plongé dans ses claires iris.

L'interrogation de Mia suscita un certain intérêt chez la septuagénaire. Son regard sembla se vider.

— Disons que certains souvenirs méritent d'être retenus plus que d'autres.

Madeleine baissa les yeux vers son carnet, caressant distraitement le coin de la page du bout de son doigt.

— Il y a des vies qui disparaissent deux fois, Mia. La première quand elles cessent d'exister... et la seconde quand plus personne ne s'en souvient.

Un silence s'installa. Mia sentit quelque chose se resserrer dans sa poitrine, sans parvenir à mettre un mot dessus.

— Alors vous écrivez pour ne pas oublier, murmura-t-elle.

— J'écris pour que ça existe encore un peu, corrigea doucement Madeleine.

Elle tourna lentement une page de son carnet. Cela semblait l'avoir soulagé. Elle avait l'air plus... Vivante.

Mia, quant à elle, était marquée par le discours de la femme qu'elle idolâtrait. Elle qui avait imaginé une femme calme, sans faiblesse dans le roman de l'auteur, elle vit cette fois-ci une femme marquée par les cicatrices du passé. Madeleine se devait de rester silencieuse face au quotidien ; ses enfants et petits-enfants avaient sûrement une vie plus compliquée que la sienne. Pourtant, c'était évident ; Madeleine appréhendait ce que l'avenir lui réservait.

— Peut-être que l'oubli n'est pas une fin, osa Mia. Tant que quelqu'un écrit, tant que quelqu'un regarde... rien ne disparaît vraiment.

Mia sentit sa gorge se serrer. Elle réfléchit quelques secondes, cherchant ses mots, comme si elle écrivait mentalement avant de parler.

— Peut-être que ce n'est pas une question de mémoire, finalement, dit-elle doucement. Peut-être que ce qui compte, ce n'est pas de tout retenir... mais de savoir ce qui mérite d'être retenu.

Madeleine releva aussitôt la tête.

— Continue.

Encouragée, Mia se lança, la voix plus assurée.

— Les détails n'ont rien d'anodin. Ce sont eux qui rendent une vie réelle. Même si tout s'efface un jour, il suffit parfois d'une phrase pour que quelqu'un continue d'exister ailleurs. Cela peut être sur du papier, ou, dans l'esprit de quelqu'un.

Le silence qui suivit fut dense, à la limite du respectueux.

Sans un mot, Madeleine baissa les yeux et écrivit précautionneusement comme si chaque syllabe avait la plus grande des importances.

Mia observa le mouvement de sa main, le frottement de la bille sur le papier, et comprit qu'elle n'écrivait pas une simple réponse. Lorsqu'elle posa enfin son stylo, Madeleine inspira profondément.

— Merci, Mia.

Surprise, la jeune femme fronça légèrement les sourcils.

— Pour quoi ?

Madeleine referma doucement son carnet.

— Pour m’avoir offert ce que je cherchais depuis longtemps, répondit-elle doucement.
La fin.

Mia sentit son cœur battre plus fort.

— La fin ? Mais quelle fin ?

Madeleine lui accorda un sourire maternel, hésita puis répondit :

— La fin de ma nouvelle.

Suivit de sa phrase, Madeleine rouvrit son calepin, cette fois-ci à la première page, et le tourna vers l’étudiante.

A l’encre bleue était soigneusement inscrit : “L’étrange vie de Mia Becker”.

Voyage en enfance

de Adam Guillaumin

S'il m'avait été facile de vous parler d'un livre que j'ai apprécié lire, et ils sont nombreux, la mission que vous m'avez demandée, trouver un livre que j'aurais aimé vivre, a été, je l'avoue, un vrai casse-tête sur lequel j'ai passé du temps. Un casse-tête et une révélation à la fois : cela m'a ouvert les yeux sur le fait que les livres que j'ai trouvés les plus intéressants avaient les péripéties les plus éprouvantes pour les personnages.

Prenons Stephen King : autant j'ai aimé profondément plusieurs de ses romans, autant écrire sur les raisons pour lesquelles j'aurais aimé vivre ces histoires me ferait passer pour un évadé d'asile. J'ai donc évidemment dû faire un tri dans mes lectures pour essayer de trouver quel livre m'avait apporté de la joie, quel personnage j'avais envié, jaloué.

Plus j'avancais dans mon tri, plus je perdais espoir et c'est là dans le coin de ma bibliothèque que je l'ai vu, livre aux pages si souvent tournées et aux chapitres encore très frais dans mon esprit car lu vingt fois de ma petite enfance à aujourd'hui.

Aussitôt, à la vue de la couverture, je me suis envolé pour un voyage dans le temps que je vais m'efforcer de vous décrire pour vous faire deviner le roman que j'aurais aimé vivre.

A la première page, la France des années 60 est apparue devant mes yeux et elle agit immédiatement comme un antidépresseur. Comme beaucoup de français, cette période de notre histoire est une sorte de symbole et d'image figée à laquelle on aime se raccrocher. C'était le temps des Trente Glorieuses, un temps que l'on évoque sans toujours le décrire mais dont l'atmosphère semble aujourd'hui plus simple, plus sûre. Les rues paraissaient moins menaçantes, les écoles n'avaient pas besoin de s'entraîner à la peur, et personne ne portait sur lui l'ombre constante d'une surveillance invisible. Beaucoup regrettent, et moi le premier, cette époque mythique pour ce sentiment de tranquillité, cette impression de vivre sans se méfier à chaque instant.

Peut-être est-ce la nostalgie de ceux qui y ont grandi et qui en ont si souvent parlé autour de moi qui embellit ces souvenirs mais l'idée d'un âge d'or ne paraît pas totalement inventée à mes yeux. Il suffit de regarder les visages et les silhouettes sur les vieilles photos des albums de famille ou dans les journaux gardés par nos grands-mères : dans ces années-là, les personnes semblaient plus élégantes, elles accordaient beaucoup de temps à leur apparence, à la façon dont elles se présentaient au monde. Cela avait de l'importance et m'apparaît aujourd'hui comme une forme de respect et de politesse.

Je n'ai évidemment jamais connu cette époque. Elle ne m'est parvenue qu'au travers des images, des récits, des films et même des chansons. Pourtant elle me semble étrangement parfois plus familière que le présent.

Je retrouve avec délice un marqueur de cette époque qui semble s'être effacé avec le temps : la couleur. A la lecture de mon roman, pourtant illustré en noir et blanc, cette couleur surgit des lignes : les descriptions de l'époque, les vêtements devinés, les façades des maisons du quartier où vit mon personnage principal, les voitures qui passent dans sa rue. Cette couleur évidente qui tranche avec la sobriété presque uniforme du monde actuel dans lequel je vis. Cette différence passe parfois inaperçue surtout pour ceux qui n'ont connu que les teintes discrètes des années récentes mais elle m'a toujours sauté aux yeux. Surtout quand je m'attarde sur ces images du passé, le contraste devient évident, comme si le monde d'hier vivait en couleurs tandis que celui d'aujourd'hui avance en noir et blanc. A l'envers.

Je relis les premières pages de mon roman puis je le pose et regarde autour de moi : les environnements me paraissent si neutres et engendrent une ambiance froide et impersonnelle. J'y pense souvent au lycée d'ailleurs, une touche de couleur suffirait à dynamiser cet espace et à rendre une atmosphère plus chaleureuse. Tout le monde qui m'entoure est habillé de la même manière : où est l'expression personnelle ? L'époque dont je rêve permettait davantage à chacun de se distinguer, de revendiquer une identité visuelle et de résister à l'uniformisation qui domine aujourd'hui la mode et le design contemporains. Dans les espaces urbains, la présence de passants élégants et colorés donnait de la vie aux rues et humanisait plus qu'aujourd'hui l'environnement.

Les couleurs nous seraient tellement bénéfiques aujourd'hui dans ce monde angoissé : elles apporteraient de la vitalité, stimuleraient la créativité et amélioreraient le bien-être au quotidien qui nous manque tant.

Je reprends ma lecture et, dans mon imagination de lecteur, se dessine un intérieur.

Un frigo orange, adossé nonchalamment contre un mur à papier peint fleuri aux motifs relaxants dans la cuisine. Plus loin, dans le salon, un divan en velours vert bouteille accompagné de deux petits fauteuils assortis. Dans l'entrée un guéridon avec une lampe à frange ocre. Sur ce guéridon plusieurs lettres s'y accumulent, l'écriture y est fine et le timbre joli. Il ne s'agit pas seulement de factures, il y aussi des messages attentionnés qui ont traversé des kilomètres pour atteindre leur destinataire. J'imagine le geste empreint de sincérité et de réflexion de l'expéditeur. Des échanges épistolaires inscrits dans le temps qui permettent de tisser des liens profonds, d'élargir ses horizons et de découvrir ce qui se passe au-delà de la maison et du quartier. Les mots soigneusement choisis sur du beau papier, des mots qui ont une valeur que les messages numériques instantanés peinent à reproduire. Recevoir une lettre était à cette époque un événement en soi, une occasion de prendre le temps de lire, de réfléchir et de répondre avec attention.

Le même intérieur aujourd'hui révélerait un ordinateur, un smartphone posé sur une table mais les messages qu'ils contiennent refléteraient ils ce temps offert à l'autre ? Du temps passé à écrire dans le cadre d'une relation authentique et durable. Je me dis que ressusciter cet acte simple pourrait enrichir nos vies et restaurer une part à l'humanité dans nos échanges, tout le monde le dit mais personne ne le fait.

A droite de ce guéridon, une vieille pendule en chêne annonce un départ imminent. Un enfant court chercher son vélo qu'il avait abandonné contre le mur arrière de sa maison et se dépêche de rejoindre son école, déjà un peu en retard. Je le suis des yeux en tournant la page et je plonge dans une rue urbaine française des années 60 où la vie me semble, sûrement un peu à tort, être sans effort.

Des passants qui avancent à un rythme calme, seuls ou en conversation avec un autre être humain en chair et en os et non niché dans un téléphone, leurs voix se mêlant au bruit de leurs jolis souliers et des voitures.

Des cafés et terrasses qui laissent leurs portes entrouvertes, et l'odeur du café chaud qui se mêle à celle du tabac, portées par l'air frais.

Des hommes, en manteaux bien coupés, marchant d'un pas assuré, tandis que des femmes, coiffées avec élégance, donnent à la rue une allure presque théâtrale.

Des voitures, alignées le long du trottoir, affichant des formes arrondies et des teintes vives, une forme de gaîté dans le matériel.

Rien ne semble pressé dans ce décor. La rue n'est pas seulement un lieu de passage mais un espace de rencontre, un décor vivant chacun choisissant naturellement sa place.

L'enfant que je suis finit par atteindre sa cour d'école et je choisis de m'y attarder, seul comme un esprit. Le temps s'écoule autrement. Les enfants courent librement sur le bitume clair, leurs cartables posés en tas contre un mur, oubliés le temps d'une récréation. Les cris et les rires fusent sans retenue, sans crainte non plus. Personne ne surveille à distance derrière des grilles ou des caméras ; la cour est entièrement aux enfants. Certains jouent aux billes, accroupis, concentrés comme s'il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance (et franchement, ça l'était sûrement), tandis que d'autres préfèrent sauter à la corde ou improviser des parties de ballon aux règles incertaines.

Je me laisse aller à imaginer leurs vêtements, taches de couleur au milieu de cet espace : pulls aux teintes vives, chaussures usées par les jeux répétés... Même les murs me semblent, dans ma balade imaginée, moins austères, baignés par une lumière douce qui donne à la scène une simplicité rassurante. À cet instant, rien ni personne ne presse, rien n'inquiète ces enfants qui s'amuse. La cour d'école n'est pas encore un lieu à protéger des intrusions et des attaques terroristes, mais un lieu à vivre, un espace où l'enfance,

l'insouciance, pouvaient encore s'étendre sans entraves ou chaînes numériques, sous un ciel qui paraissait plus vaste qu'aujourd'hui.

Mon personnage rejoint ses amis. Il partage un pain au chocolat caché dans sa poche avec Alceste. Geoffroy leur montre la dernière surprise payée par son père immensément riche. Eudes toujours jaloux tente de commencer une bagarre pour se l'accaparer. Agnan court chercher le Bouillon pour les séparer. Rufus s'en mêle car son père policier lui a appris à faire respecter l'ordre. Clotaire rigole à gorge déployée. Les filles sont évidemment outrées de tels comportements et le Directeur débarque en fusillant du regard le pauvre Bouillon qui n'a pas su réagir à temps.

Je dévore les pages, je ris des expressions désuètes, des descriptions loufoques, des situations gênantes et je me dis que j'aurais adoré avoir cette enfance-là, que j'ai l'impression de l'avoir un peu vécue à force de lire ce livre. Et je n'écoute pas la petite voix qui au fond de moi nuance ce portrait idyllique car je sais bien que ces années n'étaient pas parfaites mais elles étaient douces à hauteur d'enfant. Je ferme les yeux sur le cauchemar que ces années ont représenté pour toutes les minorités à commencer par la plupart des femmes en raison de la mentalité patriarcale de l'époque. J'essaye de ne pas y penser et je rejoins dans cette cour d'école ma bande d'amis imaginaires.

Car, malgré tout, le livre que j'aurais aimé vivre restera pour toujours le Petit Nicolas.

Arthur et Célia

de Arthur Mastain

À la page où je suis resté

Arthur entra dans la librairie comme on entre dans une saison. Le froid resta dehors, accroché aux vitrines. Dedans, le papier respirait. Des phrases dormaient debout. Le silence avait des nerfs.

Le livre l'attendait. Nu. Sans nom. Il avait la pâleur des objets trop longtemps touchés par la même pensée. Arthur l'ouvrit et la ville bascula. Les mots devinrent des pavés. Le ciel se plia. Le monde cessa d'être raconté. Il fut.

Il marcha dans une rue étroite, humide, vibrante comme une veine. Le réel avait une saveur métallique. Chaque pas sonnait juste, comme s'il avait été écrit avant lui.

Célia était là. Assise entre deux heures. Les yeux clairs, traversés de lucidité. Elle tenait le livre ouvert, non pour lire, mais pour retenir quelque chose.

Tu arrives tard, dit-elle.

Sa voix avait le calme des vérités anciennes.

Arthur sentit son nom se dissoudre dans l'air.

Je lis, dit-il.

Non, répondit-elle. Tu t'installes.

Ils marchèrent. Le temps se froissait autour d'eux. Célia parlait peu. Ses silences étaient peuplés. Elle savait ses fuites, ses attentes, cette fatigue douce de ceux qui cherchent une autre vie dans les pages.

Lire, dit-elle, c'est parfois refuser de rentrer.

Leurs mains se frôlèrent. Le contact fit naître une lumière brève, presque douloureuse.

Le désir n'était pas un feu, mais une tension, une attente verticale.

Arthur comprit trop tard. À la dernière page.

Ce monde n'était pas une fiction. C'était un refuge. Une phrase jamais refermée. Célia avait lu avant lui. Elle avait cru, elle aussi, qu'on pouvait revenir.

Un seul sort, dit-elle. Le livre est jaloux.

La librairie le recracha sans bruit. Le livre était là, immobile, indifférent. Arthur ne l'ouvrit plus.

Mais parfois, entre deux lignes, il sent encore une chaleur.

Une présence sans corps.

Un amour resté en marge.

Une phrase qui continue de vivre sans lui...

Les jours qui n'ont pas tremblé

de Léonie Montrésor-Timpesta

La musique s'arrête brutalement. Le jazz, la chaleur, les rires, tout disparaît en une seconde. Le bar est petit, bondé, presque entièrement rempli de corps noirs, serrés autour de tables basses, sous une lumière jaune trop faible pour rassurer.

Mon souffle s'emballe avant même que je comprenne pourquoi. Quelque chose claque. Une première fois. Puis une autre. Des cris éclatent aussitôt. Pas tous en même temps, ils sont désordonnés. Des cris de surprise, puis de peur.

Je vois des gens tomber. Près de la scène. Près du bar. Des corps s'affaissent, lourds, comme si leurs jambes avaient cessé d'exister. Une femme lâche la main de l'homme à côté d'elle avant de s'effondrer. Un homme essaie de se lever, puis retombe contre une table renversée.

Je reste debout. Immobile. Je respire trop vite. L'air brûle ma gorge. Mes oreilles bourdonnent. J'entends encore le claquement sec, répété, sans réussir à le relier à une image claire. Je comprends seulement que je dois fuir, mais mes jambes ne répondent pas.

Autour de moi, les corps qui tombent ont la même couleur que le mien.

Et moi, je suis encore là.

...

Deux ans plus tard

Je me réveille toujours à ce moment-là, le cœur affolé, consciente d'être vivante, et incapable de comprendre pourquoi moi et pas les autres. Les mains tremblantes, je m'assois au bord du lit, reportant le peu d'attention qu'il me reste sur le mur face à moi. Deux ans sont passés depuis cette nuit là et les cauchemars concernant les événements ne cessent de me hanter. Leur récurrence est un vrai fardeau. Même les médicaments de la psy n'arrangent pas ce cycle de l'horreur.

Je me lève et sors de ma chambre avec la même boule au ventre depuis deux ans. Ce n'est pas de la peur, ce n'est pas de l'angoisse. C'est cette culpabilité de me dire que je ne mérite pas plus de vivre que les autres.

Et pourtant me voilà une nouvelle fois en train de regarder mon reflet dans le miroir. Je ne me supporte plus. Voir cette peau métisse, un mélange de noir et de blanc est une véritable oppression.

J'ai cherché une réponse partout où je pensais pouvoir la supporter. Dans les témoignages d'autres attentats, dans les mots de ceux qui avaient survécu à 2001, à d'autres dates gravées dans la mémoire collective. Je pensais y trouver une explication, une phrase qui m'aiderait à respirer à nouveau. À chaque fois, je retrouvais la même question, posée avec les mêmes mots. Personne ne savait pourquoi il était resté quand les autres étaient tombés.

Les philosophes parlent longuement de la culpabilité. J'ai lu leurs livres jusqu'à m'épuiser, cherchant à faire entrer ma douleur dans leurs concepts. Rien n'y faisait. Leurs phrases glissaient sur moi sans jamais s'accrocher. J'ai assisté à des conférences, écouté des discours sur le racisme, sur la haine, sur les mécanismes de la violence. J'espérais comprendre ce qui avait poussé ces hommes à assassiner mes amis. J'espérais qu'en comprenant leur geste, le mien — être encore en vie — deviendrait supportable. Mais comprendre n'a jamais allégé le poids. Je suis restée avec la même culpabilité, intacte, obstinée, comme si elle refusait de me laisser partir.

Mon appartement me paraît vide, tout comme moi. J'arpente mon salon et entre dans ma salle de bain. Je me prépare en quelques minutes et sors de chez moi, en tenue de sport. Arrivant dans la rue, je me mets à courir lentement. C'est comme une libération, un moyen d'expression auquel les autres ne font pas attention.

J'accélère ma course jusqu'à en perdre haleine, jusqu'à ce que l'air me brûle les poumons, que mes muscles me fassent si mal. Tout ça pour me sentir en vie tout en ayant l'impression d'étouffer, que la mort s'empare enfin de moi comme elle aurait dû le faire il y a longtemps.

Des gouttes de sueur perlent sur mon front lorsque je m'arrête devant la bibliothèque de la Nouvelle-Orléans, encore une fois. C'est devenu une routine.

Je pousse les portes du bâtiment en pierre. Une voix familière m'interpelle :

- Amara !

Je me tourne alors vers la bibliothécaire qui est aussi mon amie. Un sourire se dessine automatiquement sur mes lèvres à l'entente de sa voix cristalline. Je marche vers le guichet derrière lequel elle est assise.

- Je suis contente de te voir, Amara, s'enjoue-t-elle en ajustant ses grosses lunettes sur son nez.

- Moi aussi, ça fait longtemps que je viens et que je ne te vois plus.

Un soupir agacé sort de sa bouche alors qu'elle râle :

- Cette emmerdeuse de Jessica m'a mis au rayon enfant. Elle sait pourtant que je les déteste mais je pense qu'elle le fait exprès.

Elle se penche en avant comme si elle voulait que je sois la seule à entendre :

- En vérité, je la soupçonne d'être raciste.

Cette dernière phrase me heurte plus que je ne l'aurais voulu. Je me cache tout de même derrière un faux sourire, pour que Sarah ne se sente pas mal à l'aise. Pourtant, j'adore l'entendre se plaindre de sa supérieure et avant, je rigolais volontiers à ces blagues idiotes sur les racistes.

Mais maintenant c'est différent, et je ne peux rien y faire.

- Tu as trouvé ce que je t'ai demandé ? je lui demande, changeant de sujet pour porter mon attention sur autre chose que cette fameuse nuit.

Elle hoche alors la tête et fouille dans son sac, en sortant une petite enveloppe en papier Craft.

- Oui, dit-elle d'une voix plus basse en me donnant le paquet. Mon cousin arrête bientôt ses activités, alors il faudra que tu te trouves un autre fournisseur.

Son regard se change soudainement et se peint d'une pitié que je ne supporte pas.

- Ne t'inquiète pas, je réponds, essayant de la rassurer. J'essaierai de faire sans.
Je n'attends pas de réponse et sors de la bibliothèque après lui avoir fait un bref signe d'au revoir.

J'ouvre la pochette en dévalant les marches de la bibliothèque. Elle contient effectivement les petites pilules blanches que je consomme depuis un an et demi. Elles ne sont pas légales dans mon état, elles sont jugées comme étant une drogue dure. Mais elles me permettent de fuir la réalité et je ne trouve pas d'autres solutions pour le moment alors je me contente de ça.

Mais un autre objet attire mon attention. Je le sors de l'enveloppe et m'arrête de marcher pour l'examiner. Il s'agit d'un livre. Un petit livre. Sa couverture est neutre, beige, et seul un titre la décore : « Les jours qui n'ont pas tremblés ». Il n'y a pas d'auteur.

Ce titre m'interpelle. Il signifie tellement et si peu à la fois. Il ne porte pas ce titre banal des livres dans lesquels j'aime me perdre. Mais il m'inspire si peu.

Je le remets dans son enveloppe et me remets à courir jusqu'à mon appartement, pressée d'en découvrir plus.

...

Le soir

« Je me suis réveillée tôt, avant même que la chaleur ne s'installe complètement. La lumière filtrait déjà entre les persiennes et, dans la rue, la ville faisait son bruit familier. Une musique lointaine, des pas, des voix. J'ai enfilé une robe légère et je suis sortie sans réfléchir. Au coin de la rue, le café sentait le sucre et le pain chaud. On m'a souri, on m'a servi comme chaque matin [...] J'ai marché longtemps, sans but précis, m'arrêtant pour écouter un musicien, pour rire avec des inconnus. La journée s'est déroulée simplement, pleine de gestes inutiles et heureux, sans urgence, sans menace, comme si le monde n'attendait rien d'autre de moi que ma présence. »

Je fronce les sourcils. L'incompréhension est forte et prend le dessus sur tout le reste. Mais la seule réaction qui me vient est de pleurer. Je pleure si fort que mes yeux finissent par me brûler. Mes muscles sont si tendus à cause de mes sanglots qu'ils me font mal. Ma gorge est si serrée que l'air ne veut plus y entrer.

Je n'ai plus le droit à cette vie-là. Cela fait deux ans que mon quotidien est pire que l'enfer. Il est rythmé par la douleur incessante, les flash-back d'horreur qui m'assaillent au moment où je m'y attends le moins. C'est comme si ces terroristes avaient détruit le peu d'avenir que je me réservai.

J'avale une pilule blanche et m'endors sous l'euphorie qu'elle m'apporte et la fatigue de mes pleurs.

...

Le lendemain

Ma journée a démarré avec une migraine, sans doute due à la pilule. Je suis donc restée dans mon lit, la motivation pour aller courir s'étant envolée. Le mystérieux livre est toujours posé sur ma table de nuit et me nargue. Mais la déception d'hier soir me

persuade que le lire serait une perte de temps. Encore.

J'aimais lire, ça me permettait d'oublier, de passer d'un monde à l'autre. Mais ce livre là est différent, il me répugne. Mais j'ai appris, d'une certaine manière, à vivre avec la douleur et le dégoût. C'est pourquoi je saisis le livre et l'ouvre :

« Les années ont suivi ce même rythme. J'ai changé d'appartement, j'ai aimé, j'ai quitté, j'ai recommencé. La Nouvelle-Orléans est restée mon point d'ancrage, avec ses étés lourds, ses fêtes improvisées, ses nuits trop longues. J'ai travaillé, appris, échoué parfois, mais rien ne m'a jamais semblé définitif. Les amis sont restés proches, même quand la vie nous éloignait un peu. On se retrouvait toujours autour d'un verre, d'une musique, d'un souvenir partagé. Le temps passait sans brutalité. [...] Les erreurs devenaient des histoires à raconter, les peines s'effaçaient doucement. Je n'ai jamais eu l'impression de devoir survivre. J'avais, portée par une confiance tranquille. »

Je ne comprends toujours pas et ces quelques pages sont comme un poignard qu'on me plante et me replante dans la poitrine, mais pas assez fort pour m'achever. Qui est donc cette femme pour qui la vie à l'air si rose ? Pourquoi n'y avons-nous pas eu droit, moi et les autres ?

Ce n'est pas de la tristesse qui fait couler mes larmes cette fois, mais bien de la colère. Une haine guidée par l'incompréhension, encore une fois. Ce livre parle de bonheur, de changement, d'amour et de réussite. Comme si dans la vie de cette femme, la douleur avait interdiction de s'immiscer. Elle dit qu'elle n'a jamais eu l'impression d'avoir besoin de devoir survivre mais a-t-elle déjà eu le sentiment que sa survie était injuste ? A-t-elle déjà eu ce sentiment où elle aurait aimé pouvoir remonter le temps pour échanger sa vie contre celle de quelqu'un qui méritait plus de vivre qu'elle, parce que finalement, sa vie ne rime plus à rien ?

J'aurais tant rêvé être à sa place. Mais c'est impossible.

...

Quelques jours plus tard

Ce matin, j'ai trouvé la motivation d'aller courir. Et cette fois-ci, la sensation de mourir était plus forte que tout. C'était presque une envie. L'envie de sentir la vie me quitter et de rejoindre mes amis.

Je n'ai plus d'espoir. Je me sens plus vide que jamais.

Le livre est resté dans mon tiroir pendant quelques jours, j'avais besoin de m'en éloigner, d'essayer de retrouver un but à ma vie. Mais en vain. Je n'y arriverais pas. Pas cette fois-ci.

...

Le lendemain

« Aujourd'hui, ma vie est simple. J'ai un chez-moi, des habitudes rassurantes, des projets modestes qui me ressemblent. Les journées ne sont pas toujours heureuses, mais elles sont stables. Je sais où je vais, je sais d'où je viens. Le soir, j'ouvre les fenêtres et j'écoute la ville respirer. Les voix montent de la rue, la musique revient, fidèle. Je pense parfois au chemin parcouru, sans regret ni vertige. [...] Rien d'extraordinaire ne m'est

arrivé, et c'est peut-être cela, la vraie chance : une vie qui n'a jamais été interrompue, seulement vécue, jour après jour, avec confiance. »

Rien.

C'est ce que je ressens après ces dernières pages, si ce n'est une peine profonde qui me tiraille de tous les côtés.

Une vie simple, des journées stables, remplies de musiques et de joie : « une vie qui n'a jamais été interrompue, seulement vécue ». Cette fois les larmes ne coulent plus, c'est inutile après tout. Cette vie est celle que je n'aurais jamais.

Je pose le livre sur ma table de chevet, m'empare des pilules blanches qu'il me reste et les avale toutes. Sans exception. Je ne peux plus continuer. Je ne peux plus essayer de résister à cette douleur qui m'étouffe, qui m'opprime.

J'ai donc décidé d'arrêter de lutter.

Je m'allonge et ferme les yeux, attendant que le ciel m'emporte.

Enfin.

Ce livre n'est pas un livre ordinaire, il n'a pas un titre banal comme tous les autres, en effet. C'est l'histoire d'une femme pleine de vie, qui aime, qui a été aimé, qui n'a rien vécu de marquant si ce n'est quelques jours malheureux.

Ce n'est pas un livre ordinaire. C'est le livre que j'aurais aimé vivre.

Ceci est ma dernière pensée avant que la mort ne vienne me chercher. Avant que mes jours ne tremblent.

Elle, simplement

de Célénia Souc

C'est l'histoire d'une fille, prénommée Isaé. Chaque jour, elle se regarde dans le miroir, chaque jour elle pèse ce qu'elle mange, et chaque jour la fatigue s'impose comme un manteau lourd sur ses épaules, étouffant son moral, rendant chaque geste plus difficile qu'il ne devrait être. Elle mène une bataille constante entre ce qu'elle voudrait faire et ce qu'elle "doit" faire, et cette lutte semble interminable.

Aujourd'hui, Isaé fête son 16e anniversaire, un âge où les questions fusent, où la joie et l'envie de découvrir le monde devraient remplir chaque instant et être une grande partie de sa vie. Mais dans sa tête, il n'y avait plus que la peur omniprésente, le besoin de contrôle, comme si elle était "écrite" par quelque chose d'autre qu'elle. Comme si sa vie n'était pas son livre, mais un texte imposé, et elle n'était que lectrice impuissante de sa propre histoire.

Aujourd'hui, c'est son anniversaire, alors, elle reçoit comme cadeau un livre, pas un livre magique, ni un livre capable de changer tout du jour au lendemain, mais un livre capable de semer une étincelle. Un livre qui pourrait bien bouleverser sa vision des choses...

Le personnage s'appelait Nellie, et elle avait 16 ans, tout comme Isaé. Elle vivait dans une maison comme les autres, dans une rue comme les autres, avec des gens qui parlaient normalement, riaient normalement, vivaient normalement.

Sauf qu'elle, elle avait... autre chose.

Ce n'était pas un monstre, pas un fantôme, pas une créature sortie d'un cauchemar. C'était une ombre. Pas une ombre collée au sol : une ombre collée à elle. Une ombre discrète, polie, bien élevée. Une ombre qui savait parler.

Au début, l'ombre était douce.

"Je suis là pour t'aider", murmurait-elle. "Avec moi, tu ne feras pas d'erreur." "Si tu m'écoutes, tout ira bien."

Alors Nellie l'a crue. Parce que parfois, elle se sentait petite, fragile, pas assez et trop à la fois. Et c'était rassurant, d'avoir quelqu'un qui semblait savoir tout mieux qu'elle. Puis l'ombre a commencé à grandir.

Elle ne disait plus :

"Peut-être que..."

Elle disait :

“Tu dois.”

“Tu n’as pas le droit.”

“Sans moi, tu n’es rien.”

Elle parlait au creux de son oreille quand elle se réveillait. Elle parlait quand elle marchait. Elle parlait quand elle essayait de respirer pour elle-même. Elle parlait toujours. Et plus Nellie obéissait, plus l’ombre prenait de place. Elle devenait plus longue, plus noire, plus lourde. Les jours rapetissaient. Les rires devenaient lointains. Les autres aussi.

Parfois, Nellie aurait voulu vivre autrement, juste un peu. Elle aurait voulu être légère, ou tranquille, ou silencieuse à l’intérieur. Mais dès que cette idée passait, même très doucement, l’ombre serrait plus fort.

“N’y pense même pas.”

“Tu sais très bien que tu ne peux pas.”

“Tu vas tout gâcher si tu me désobéis.”

Alors elle se taisait encore. Encore. Encore.

Un jour pourtant, quelque chose de minuscule s’est produit. Ce n’était pas un miracle. Pas une explosion de lumière. Juste... quelque chose.

Elle vit sa mère pleurer pour la première fois, pleurer pour elle, parce qu’elle avait peur pour sa petite fille, sa princesse, celle qu’elle a mise au monde. Et pour la première fois, une idée nouvelle a traversé sa poitrine :

“Et si... ?”

Et rien que ça, juste ces deux mots, ont fissuré l’ombre. Alors, très vite, elle s’est mise en colère.

“Tu n’as pas besoin d’eux.” “Tu n’es rien sans moi.” “Tu tomberas si tu me lâches.”

Mais quelque chose avait bougé. Nellie n’a pas crié. Elle n’a pas gagné. Elle n’a pas été héroïque. Elle a juste... hésité. Et cette hésitation était déjà une victoire.

À partir de ce jour, l’ombre a continué à parler. Elle n’a pas disparu. Elle n’est pas devenue gentille. Mais elle n’était plus la reine. Parfois, très doucement, Nellie réussissait à respirer sans lui demander la permission. Parfois, elle faisait un pas qui venait d’elle. Un tout petit pas. Presque invisible. Et un soir, quand l’ombre lui a ordonné quoi faire, elle a murmuré, d’une voix tremblante presque inaudible :

“Non. Pas aujourd’hui.”

L’ombre est restée. Elle a frissonné. Elle a serré un peu. Mais elle n’a pas gagné.

Nellie n’était pas guérie. Ni libérée. Ni transformée en héroïne parfaite. Mais elle était là. Encore là. Un peu plus vivante qu’avant. Et c’était déjà immense...

Isaé referma la quatrième de couverture, et elle comprit, elle comprit que ce qui pesait sur Nellie était la même voix qu'elle entendait en elle. Une voix qui ordonnait, jugeait, empêchait de respirer. Mais elle comprit aussi que, parfois, même une toute petite fissure suffisait à changer quelque chose.

Le lendemain, elle resta un long moment devant le miroir. Elle ne se contenta pas de regarder ce qu'elle voyait habituellement. Elle inspira. Elle expira. Et, pour la première fois depuis longtemps, elle murmura à voix basse :

“Je vais juste... essayer.”

C'était minuscule. Presque ridicule. Mais c'était à elle. C'était SON choix.

Elle choisit un morceau de gâteau pour son anniversaire. Pas pour s'obliger, pas pour prouver quoi que ce soit, juste pour sentir le goût, sentir qu'elle pouvait décider. L'ombre murmura aussitôt :

“Tu ne devrais pas. Tu vas tout gâcher.”

Mais Isaé serra les dents et mordit. Un geste infime, mais une victoire.

Plus tard, elle s'assit près de sa mère et osa parler. Juste un mot, un souffle :

“Je... je me sens fatiguée.”

Sa mère la regarda avec douceur. Et pour la première fois, Isaé sentit qu'elle n'était pas seule contre l'ombre.

Les jours suivants, Isaé fit d'autres petits pas. Elle écrivit un mot dans son journal, chaque jour, que ce soit quand tout allait mal, ou quand tout allait bien, même si elle savait que personne ne le lirait, chaque matin, elle prit de profondes inspirations avant de se lever de son lit, elle se concentra sur ses émotions, elle regarda le ciel depuis sa fenêtre quelques secondes sans penser à ce qu'elle “devait” faire, elle accepta une poignée de main, un sourire, un compliment, sans le repousser, et le plus important, elle décida d'être elle-même, car elle comprit que le temps passait trop vite et qu'elle ne pourrait pas plaire à tout le monde.

Chaque geste était fragile. Chaque pas était tremblant. Mais petit à petit, l'Ombre ne régnait plus seule. Elle existait toujours, mais Isaé avait trouvé des espaces où elle pouvait être elle-même. Et chaque espace gagné était un morceau de lumière.

Un soir, avant de dormir, elle reprit le livre sur ses genoux. Elle lut à voix basse une phrase qu'elle avait soulignée :

“On peut être petit et courageux en même temps.”

Elle sourit, timidement. Puis, d'une voix qu'elle sentit appartenir entièrement à elle :

“Demain... je vais essayer, encore.”

Et pour la première fois, l'Ombre ne sut quoi dire.

Isaé resta quelques instants immobile, le livre ouvert sur ses genoux, le silence de sa

chambre l'enveloppant comme un cocon. Elle sentit son cœur battre plus fort, pas à cause de la peur, mais parce qu'il avait reconnu quelque chose qu'elle n'avait pas senti depuis longtemps : la possibilité de choisir.

Le lendemain, elle se leva avec un petit sourire fragile, mais réel. Elle n'était pas libérée, l'ombre était toujours là, chuchotant, jugeant, pesant sur chaque geste. Mais pour la première fois, elle sentit qu'elle n'était plus seule dans sa tête. Elle posa sa main sur le livre, caressant doucement la couverture comme si elle touchait une amie silencieuse, et murmura : "Merci... de me montrer qu'un petit courage peut tout changer."

Dans la matinée, elle s'assit avec sa mère et la regarda droit dans les yeux, sans détourner le regard, et dit d'une voix tremblante :

"Je... j'ai peur, mais j'ai envie d'essayer." Sa mère lui prit la main, et Isaé sentit un poids se lever, juste un peu, comme si le simple fait de parler l'avait rendue plus légère. Elle pleura quelques larmes, pour la première fois devant quelqu'un, et ce fut terriblement difficile... mais ce fut aussi une victoire.

Les jours suivants, Isaé continua ses petits gestes : un mot écrit dans son journal, une respiration plus longue avant de sortir du lit, un sourire accepté sans honte. Chaque geste était fragile, chaque pas tremblant. Parfois l'Ombre reprenait de la force, murmurait encore plus fort, l'accusait, la paralysait presque. Et Isaé croyait avoir tout perdu. Elle s'effondrait sur son lit, la gorge serrée, se demandant si elle ne pourrait jamais s'échapper.

Puis, elle repensait au morceau de gâteau, à ce sourire, à la phrase du livre : "On peut être petit et courageux en même temps."

Elle comprit qu'elle n'était pas revenue au point de départ. Même si elle tombait, elle avait déjà avancé. Cette pensée lui donna la force de respirer, de relever la tête, de se redresser, un petit peu. Et chaque souffle, chaque geste, lui rappelait qu'elle pouvait continuer. Isaé se souvint de chaque mot du livre, de chaque hésitation de Nellie, de chaque petit pas qu'elle avait réussi à faire. Elle comprit que ce n'était pas le livre qui la sauverait, mais ce qu'il lui avait montré : que chaque micro-victoire, chaque souffle repris, chaque geste pour soi comptait, et qu'elle pouvait avancer même en tombant parfois.

Alors, une nuit, avant de dormir, elle rouvrit le livre et le posa sur ses genoux. Elle tourna les pages, en regardant les mots avec tendresse, prit un crayon et écrivit sur la première page, d'une écriture hésitante mais décidée : "Je veux vivre."

Puis elle se leva, ouvrit la fenêtre et sentit le vent sur son visage. Elle regarda l'Ombre, qui semblait guetter, mais cette fois, elle ne baissa pas les yeux. Elle mangea un petit morceau de chocolat qu'elle avait gardé pour elle, lentement, savourant chaque bouchée. Et à voix basse, à peine un souffle : "Je vais encore essayer."

L'Ombre gronda, se raidit, mais Isaé resta debout. Minuscule geste, minuscule victoire, mais puissante. Une étincelle de lumière dans la nuit de son esprit, un chemin qu'elle allait tracer elle-même, pas à pas, encore et encore.

Elle regarda le livre qu'elle avait laissé ouvert sur sa table de chevet. Puis elle murmura :
“ Voilà... Voilà le livre que j'aurais aimé vivre. ”

Une histoire à dormir debout

de Valentine Tétart

Il y a tant d'histoires, de livres que j'aurais aimé vivre.

Un nombre incalculable.

Pour faire taire cette satanée pensée qui me fait sans cesse douter, à chaque pas hésiter. Vivre d'autres histoires, pour rêver la mienne. Un savant mélange complexe, qui entremêle bouquets de souvenirs, pluie d'espoir et une pincée d'utopie.

Un brin d'idéalisme, aussi.

J'ai d'ailleurs fait un drôle de rêve, hier soir. J'étais en train de lire un vieux roman de ma mère – corné et jauni, ambiance vieux grimoire magique ou antiquité oubliée – à la couverture minimaliste : Le livre que tu aurais aimé vivre. Soit la personne qui l'a écrit a un égo surdimensionné, soit elle est très ambitieuse. Au choix.

N'ayant plus que ça à me mettre sous la dent pour remplir mes quotas journaliers de littérature, j'ai donc entamé ma lecture.

Et l'instant suivant, mes yeux se fermaient.

*

Lorsque je me réveille, des flocons de neige glacés tombent du ciel, s'accrochant au moindre élément. Une immense forêt blanche s'étend autour de moi, dans une tranquillité apaisante et paradoxalement assez angoissante. Je me sens oppressée, dans ce silence éternel en plein milieu de la clairière. Le vent joue dans les branches, son mugissement me donne la chair de poule. J'ai lu beaucoup trop de romans pour savoir que ça ne présage rien de bon, et qu'un retournement de situations est sur le point de se produire. Appelez ça le sixième sens du lecteur.

« Le livre que j'aurais aimé vivre, hein ? Bah il est bien nul, justement. J'avais raison, son auteur a vraiment un ego de fou. Si j'avais pu choisir, je n'aurais absolument pas voulu me retrouver à moitié congelée ici ! »

Crac.

Je fais volte-face en une milliseconde en tendant devant moi ma main gantée.

Dans laquelle vient d'apparaître le plus naturellement du monde une serpe acérée.

Mes sens restent en alerte tandis que je dévisage cette aberration. Qu'est-ce que ça fait là ? Je suis magicienne, moi, maintenant ? Première nouvelle ! J'avance de quelques pas vers le buisson que je suspecte être à l'origine du bruit, puis ma serpe fend l'air pour le couper en deux, ne révélant qu'un vieux bâton brisé en fins copeaux de bois épars.

« D'accord... »

Mon cœur tambourine dans ma poitrine, mon sang pulse dans mes tempes. Qu'est-ce que j'aimerais le sentir battre ainsi pour autre chose que des angoisses ! Elles sont incessantes, envahissantes et franchement épuisantes. Honnêtement, j'en ai ma claque. Je ne pourrais pas m'enflammer pour une belle histoire d'amour, plutôt ? Ou, je ne sais pas moi, vibrer pour une cause importante ? Tout plutôt que de voir mes peurs sans

cesse m'êtreindre comme de vieilles amies. Tu parles d'amies !, soupirai-je en pensée.
« Patience Lily, patience... »

J'écarquille les yeux et lâche un hoquet de surprise fort peu élégant. Ca y est, j'entends une entité indéterminée m'appeler.

Je nage vraiment en plein délire, moi.

BAM !

Je bondis et évite de peu une énorme main rocheuse, qui vient de s'abattre là où je me tenais la seconde précédente. Un épais brouillard serpente entre les troncs, la neige s'intensifie autour de moi. Le poing s'évanouit comme une vulgaire chimère en même temps que la serpe réapparaît dans ma main. Je fouille l'air des yeux, inspecte les quelques recoins encore visibles de la clairière. Je ne la sens pas cette histoire, je ne la sens pas !

Note à moi-même : ne plus suivre les recommandations littéraires de ma mère. Nous n'avons définitivement pas les mêmes goûts !

« Lily... »

Ululement angoissant de chouette, bruit de pattes qui grattent la terre, voix grave et sinistre. La crise cardiaque plane dans cette joyeuse atmosphère.

« Mais c'est quoi ce bazar, mais c'est quoi ce bazar ! »

Une flèche fond vers moi et je la repousse de justesse à l'aide de la serpe. Je la regarde tomber mollement sur l'herbe embrumée, en me disant qu'il faut absolument que je sorte d'ici avant qu'on me fasse la peau. Ni une ni deux, je me mets à courir.

Peu importe vers où, peu importe la distance à parcourir pour y parvenir. J'ai juste envie de me réveiller, de sortir de cette machination de mon esprit. On n'a pas idée de manger une soupe tomate/vermicelles avant d'aller dormir, je vous le dis ! Soudain, un mur de pierres se dresse devant moi, m'obligeant à me jeter au sol pour freiner ma course. Au même moment, une main me saisit par le poignet et me tire en arrière, m'arrachant un cri de terreur.

« Laissez-moi tranquille ! »

Les yeux aveuglés par la panique, je lance la serpe contre mon ennemi, dont l'emprise disparaît aussitôt. Je tombe sur le sol, le souffle court. Des ombres glissent à travers le brouillard, formes indéterminées que mon esprit reconnaît pourtant aussitôt : ce sont mes démons, mes craintes, mes angoisses.

Tout ce que je fuis.

Pourtant, là, je n'en ai plus l'envie. Mon corps crie à la révolte, ma poigne se ressert autour de mon arme. J'en ai assez de vivre à moitié ! Je veux être cette guerrière au courage sans faille, aussi souple qu'agile et qui se bat fer contre fer avec ses ennemis. Vlan ! Un coup d'épée suffirait à les transformer en tas de cendre. Boum !

Un croche-pied et ils geindraient de les épargner. Je veux connaître la rengaine par cœur, la chorégraphie aussi. Osciller entre épuisement et soulagement, mais jamais me laisser abattre par ces monstres qui renaissent à mesure que je les blesse.

Surtout ne jamais perdre espoir, surtout toujours croire en soi.

Il n'y a que comme ça que ça marche.

Je me relève d'un bond et me jette contre le premier monstre qui fond sur moi. Mes

cheveux claquent dans mon sillage, mes larmes sèchent à mesure que je tourne et frappe. Ma serpe fend l'air, traverse la brume, repousse mes assaillants. Je halète, mais je repars à l'assaut. Je dois me libérer de ces peurs, les évincer si je veux arrêter d'étouffer sous leur nombre. Je veux sortir de ma cachette, crier pour me faire entendre. Enfin perdre cette foutue cape d'invisibilité qu'on m'a offerte à la naissance, mais qu'aucun service après vente n'a voulu reprendre.

« Laisse-nous t'étreindre, Lily. Fie-toi à nous. »

Je lui ris au nez tout en continuant de faire disparaître ces angoisses matérialisées. Et plus le combat avance, plus la météo empire, et plus je prends conscience d'une chose : cette histoire est l'intrigue que j'aurais aimé vivre. Ce courage farouche, cette détermination inébranlable et cette habileté. La serpe plus ou moins magique qui me rend spéciale et intrépide, qui me donne la force de me révéler et d'être considérée.

Ne manque plus qu'un prince charmant et le compte sera bon.

Les attaques s'intensifient, je me demande si je vais m'en sortir. Mes réflexions me déconcentrent, la logique m'abandonne. Comment un vulgaire bouquin peut-il m'attirer dans ses pages et me faire vivre mes aventures rêvées ? Question encore plus importante : pourquoi ma mère a-t-elle un tel livre en sa possession ?

« AAAHHH !!! »

Un de mes démons m'étreint jusqu'à me comprimer la poitrine. L'air me manque, je gigote dans tous les sens pour me libérer. Le stress monte, j'ai peur, mon coeur cavale comme un cheval lancé au triple galop, j'ai si peur, mes tempes vont exploser...

« STOP ! »

Un coup de serpe et ma peur s'évanouit. Mes ennemis me regardent de leurs yeux vicieux, mais je ne tremble pas, je halète simplement à cause du cri qui m'a vrillé la gorge. Je ne les lâche pas du regard et me redresse pour mieux leur faire face.

« Vous voulez encore jouer ? Très bien ! On va jouer. Je ne vais plus me cacher, je ne vais plus m'empêcher de vivre par peur de tout perdre. J'en ai assez d'être contrôlée par des angoisses irrationnelles, de toujours chercher le mal là où il n'y en pas. Dans le livre que j'aurais aimé vivre, il serait question de ça : une brave femme qui se bat contre ses démons pour enfin accéder au bonheur. »

Sur ce, je donne un dernier coup de lame dans l'air, un orage déchire le ciel et vient achever mes démons, qui fondent sous la neige devenue pluie. Ca y est, je les ai fuis, je les ai anéantis. L'eau dégouline sur mes joues, se mêle à mes larmes d'épuisement et de soulagement. Mes cheveux ondulent dans la fine brise qui s'est levée, je sanglote, je tremble, je ris. Le soleil perce la toison de nuages, dissipe le brouillard et irradie, irradie avec tellement de force ! La grisaille glisse dans le ciel, comme un mauvais souvenir vite oublié.

L'accalmie après la tempête.

Le soleil après la pluie.

J'ouvre la bouche et laisse les dernières gouttes mourir sur ma langue et mes lèvres.

Elles ont un goût de satisfaction – et un peu de pollution aussi, mais je m'en moque –.

Je me suis sauvée de mes angoisses.

Enfin.

Hip ! Hip ! Hip ! ... Hourra !

La paix est revenue, et je ferme les yeux pour m'en délecter et la sentir vibrer dans la moindre de mes cellules. La lumière solaire m'inonde, et au fond, je sais que j'ai aussi trouvé la mienne.

Et que je ne la lâcherai plus.

*

Je me relève du sol de ma chambre en grimaçant. J'ai l'impression qu'un troupeau d'éléphants enragés vient de me passer sur le corps, et ce n'est pas franchement agréable. L'énorme miroir contre le mur me renvoie un reflet... peu commun – comprenez : cernes violettes, cheveux en pagaille et mascara plein les joues – mais paisible, tandis que mon regard se pose sur le vieux livre de ma chère maman. Je me baisse pour m'en saisir et me mets à le feuilleter.

Avant de le lâcher aussi sec.

Il y est écrit au mot près ce que je viens de vivre en rêve. Mais suis-je sûre que ce n'était qu'un rêve ? Aurais-je cette tête si j'avais dormi ne serait-ce qu'une heure ?

Et si... je l'avais vécu, ce Livre que tu aurais aimé vivre !?



FACULTÉ
**LETTRES,
SCIENCES HUMAINES**
Université Catholique
de Lille 1875

La Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Catholique de Lille a organisé en collaboration avec les étudiants de la Licence Littérature, écriture et création et en partenariat avec le Furet du nord, le 3^{ème} concours d'écriture destiné aux lycéens des Hauts-de-France.

Les lycéens ont participé en produisant une œuvre sur le thème “ Le livre que tu aurais aimé vivre ”.

Vous trouverez dans ce recueil les 10 nouvelles sélectionnées par les étudiants parmi les 28 reçues.

La Faculté remercie les lycéens pour leur implication et les étudiants pour le travail de sélection des œuvres et leur participation à l'organisation de ce concours.

**Furet
du nord**